

M. Perrin ne pouvait s'y tromper.

Ils arrivèrent droit sur lui, le saluèrent, et le curé demanda :

— C'est bien vous, Monsieur, qui êtes le maire du Tréport.

M. Perrin s'inclina :

— Que désirez vous, Messieurs !

— Et vous étiez déjà maire de ce joli pays il y a une vingtaine d'années ?

— Il y a un peu plus de quarante ans, Messieurs, que j'exerce ici les fonctions de maire.

M. Perrin avait été très touché du compliment adressé à son pays.

— A qui ai-je l'honneur de parler et en quoi, Messieurs, puis-je vous être utile ? demanda-t-il très aimablement.

— Mon compagnon est M. Sulpice Karadeuc, ancien quartier-maître, aujourd'hui retiré à Trévenec ; et moi, je suis le curé de Trévenec. Et nous sommes chargés de remplir, auprès de vous, une mission fort délicate.

— Per qui ?

— Je vous le dirai tout à l'heure, si vous voulez bien nous faire l'honneur de nous recevoir chez vous.

— Suivez-moi, Messieurs ; je me mets à votre disposition.

Et les trois hommes se dirigèrent silencieusement vers la maison du maire. M. Perrin était très intrigué, Roger Gardain, nerveux, impatient ; et Sulpice n'en revenait pas de la crânerie avec laquelle son curé dirigeait tout cela : " sûr " que, si l'on pouvait découvrir quelque chose, personne ne s'en tirerait mieux que Roger Gardain.

Bientôt, les trois hommes étaient installés dans le cabinet du maire, et M. Perrin, après avoir renvoyé sa servante, qui rôlait aux alentours, disait :

— Maintenant, Messieurs, je vous écoute. De quoi s'agit-il ?

Un assez long silence suivit.

Karadeuc s'était mis à trembler, et le curé Gardain, malgré sa belle énergie, avait la gorge serrée par l'anxiété. Il dit enfin :

— Avant de vous exposer le motif de notre démarche, Monsieur le maire, je suis forcé, quel que doive en être le résultat, de vous demander votre parole d'honneur de ne pas divulguer ce que je vais vous dire.

M. Perrin fronça les sourcils ; il hésitait.

— Vous promettez le secret, Monsieur, sans savoir ce dont il s'agit !...

Roger Gardain poursuivait, avec une soudaine chaleur :

— Mon caractère, Monsieur, et la vie si honorable de mon compagnon vous sont des garanties suffisantes que nous ne pouvons vous demander rien de compromettant.

— Je vous crois, Monsieur, répliqua le maire, à demi convaincu par l'accent du prêtre. Cependant, je ne vous connais pas ! Vous auriez pu vous faire précéder d'une lettre de recommandation...

— J'ai jugé que cela serait inutile ; je ne voulais mêler aucun étranger à cette négociation, et j'ai pensé que la meilleure recommandation auprès de vous serait ceci...

Roger Gardain, en prononçant ces derniers mots, mettait sous les yeux de M. Perrin les papiers établissant son état civil : ancien officier de cavalerie, décoré de la Légion d'honneur !... Puis il dit :

— Karadeuc, montrez à M. le maire votre certificat de retraité.

En homme prudent, en Normand qui ne croit que les choses bien prouvées, M. Perrin examina sérieusement tous les papiers et réfléchit longuement.

— Si vous n'avez voulu, Messieurs, d'aucun introducteur auprès de moi, dit-il enfin d'un ton encourageant, c'est que la mission dont vous vous êtes chargés est bien mystérieuse ?

Roger Gardain répondit gravement :

— Absolument secrète, Monsieur le maire, et vous comprendrez tout à l'heure les motifs de notre prudence : il s'agit de l'honneur d'une grande famille. Vous me donnez votre parole, n'est-ce pas ?

— Encore une question : au nom de qui venez-vous ?

— Au nom de la marquise douairière de Trévenec !

— Bien, Messieurs, dit le maire s'inclinant devant ce nom illustre. Je vous donne ma parole de ne pas trahir le secret de cette entrevue.

Le prêtre réfléchit quelques instants. Puis il aborda franchement la question :

— Vous souvenez-vous, Monsieur, d'un incident qui s'est passé dans votre ville, dans votre maison même, il y a environ une vingtaine d'années ? Je veux parler d'un enfant abandonné au milieu d'une fête au Casino...

— Un enfant !... Vous dites : un enfant abandonné dans le Casino !... Au milieu d'une petite fête.

— Oui, Monsieur ; c'est bien cela.

M. Perrin se leva brusquement, comme mû par un ressort ; puis il retomba tout effaré sur son siège.

— Vous connaissez la famille de cet enfant ? bégaya-t-il.

Et pendant quelques secondes, il put à peine respirer.

— Si je me souviens ? reprit-il. Ah ! oui... Mais, par exemple, si je m'attendais à une semblable question ! Excusez-moi, Monsieur, vous m'avez bouleversé... Vous allez donc enfin m'expliquer ce mystère, me dire le nom de cette famille, de ces parents dénaturés. Si je me souviens de cet enfant ! Mais, Monsieur, pendant plusieurs années, je n'ai songé qu'à cette aventure insensée ! Et ma fille, Monsieur, ma fille qui est mariée aujourd'hui, en a eu un abominable chagrin.

Roger Gardain laissait bavarder le maire qui ne tarissait plus sur cet amour d'enfant, qu'il avait possédé un soir, et il racontait tous les détails de la chose, la scène de prestidigitation, le bal qui avait suivi, et l'escamoteur élevant l'enfant dans ses bras, demandant : " A qui est ce beau bébé ?... "

Et le curé n'osait pas l'interrompre, lui poser cette terrible question :

— Qu'est-il devenu, cet enfant ?

Le maire n'allait-il pas détruire toutes ses espérances par ces mots :

" Mais je n'en sais rien ! "

Quant à Karadeuc, il était blême ; des gouttes de sueur se formaient sur ses tempes : il revoyait la maudite journée, le pauvre chéri glissé dans ce Casino et lui, rôdant dans les environs, étouffant ses larmes, puis la nuit abominable qu'il avait passée devant la maison du maire, croyant si bien surveiller le sommeil de l'enfant : et, le lendemain, la catastrophe, le vol...

Justement, le maire y arrivait.

— Oui, Monsieur, sans que nous ayons jamais pu comprendre comment une chose semblable est arrivée, on nous le vola... Ma fille, le matin, en pénétrant dans sa chambre, trouva le berceau vide.

— Mais ensuite, interrogea Roger Gardain d'une voix étranglée.

Le maire répondit tout désolé :

— Eh bien, ce fut fini. On nous l'avait volé, bien volé.

— Mais... n'êtes-vous jamais de ses nouvelles ?

— Jamais, Monsieur !

Le prêtre sentit dans tout son corps un froid mortel.

Et il sembla ne pas entendre la question du maire :

— Mais vous, Monsieur, qu'avez-vous à m'apprendre sur cette mystérieuse histoire, sur la famille de cet enfant ?

Et, comme le curé ne répondait pas, le maire ajouta :

— Mme la marquise de Trévenec serait-elle une parente ?...

— Hélas ! fit Roger Gardain, avec un geste désolé. Puisque j'ai usé de son nom pour vous inspirer entièrement confiance, Monsieur, je ne puis vous cacher cette partie de la vérité : Mme la marquise de Trévenec était la grand'mère de cet enfant abandonné.

— La marquise de Trévenec, s'écria M. Perrin stupéfait.

Oui, Monsieur.

— Et le père ? La mère ?

— Morts tous les deux... Permettez-moi, Monsieur, de ne pas vous parler d'eux plus longtemps.

Roger Gardain jugeait inutile d'éveiller, dans la mémoire du maire, le souvenir du crime qui entachait le nom des Trévenec : il aurait suffi de quelques paroles pour que le bon M. Perrin se rappelât tout ce drame de Cour d'assises ; mais son esprit, qui commençait à s'alourdir, avait besoin d'un léger stimulant pour revoir les choses passées.

— Donc, reprit Roger Gardain, cet enfant fut rejeté par sa famille, pour des motifs qu'il ne m'appartient pas de vous révéler. Et c'est mon compagnon, Sulpice Karadeuc, qui fut chargé de le perdre...

— Vous ! fit M. Perrin.

Sulpice eut une brusque secousse, et, comme le maire l'examinait avec stupéfaction :

— Oui, c'est bien moi, prononça-t-il. Ah ! je sais bien que j'aurais pas dû... Et ça m'a fait un chagrin mortel toute la vie... Mais enfin, Mme la marquise avait ordonné, et je lui avais toujours obéi. C'était la femme de mon commandant ; je devais lui obéir.

— C'est vous qui avez amené cet enfant au Tréport...

— Parfaitement !

— Et on n'a pas su vous découvrir !

— Même que j'ai passé la nuit sous vos fenêtres, là, dans la rue... Et je pleurais de me dire qu'il était en haut, le cher petit, et que je ne l'embrasserais plus !

— Mais, alors, vous avez dû voir les gens qui se sont glissés chez moi la nuit et qui nous l'ont volé, ce pauvre petit !

— Non ! non ! fit tristement Karadeuc. Il fallait bien que, par moments, je me colle dans quelque coin, lorsque j'entendais des pas... Je n'ai rien vu !

Le maire dévisageait toujours Karadeuc avec une sorte d'effarement.

— Moi qui ai lancé tant de gens à vos trousses ! Le petit avait bien parlé de vous : un homme bon, qui l'avait embrassé en pleurant...

Karadeuc, profondément ému, s'écria :

— Ah ! j'aurais bien donné quelques litres de mon sang pour n'être pas chargé d'une telle besogne. Et ce que nous faisons aujourd'hui, il y a vingt ans que nous aurions dû le faire : nous aurions peut-être eu alors quelques chances de retrouver cet enfant ! Mais la vieille marquise était impitoyable... Elle ne voulait entendre parler de rien !

— Le fait est, Monsieur le curé, dit le maire se tournant vers Roger Gardain, que son amour pour son petit-fils se réveille un peu tard !

— La marquise de Trévenec a cru faire son devoir, répliqua brusquement le prêtre. Et elle a si cruellement souffert qu'elle ne mérite que de la sympathie. Mais quel désespoir pour elle, grand Dieu ! quand elle apprendra que notre démarche n'a abouti à rien.

M. Perrin eut un geste navré :

(A suivre).

EN PREPARATION...

HISTOIRE DE JEANNE D'ARC

Magnifique volume de plus de 400 pages in-octavo

Tous les lecteurs et abonnés recevront GRATUITEMENT cette superbe prime. C'est JEANNE D'ARC racontée par l'image, grâce au crayon puissant des meilleurs artistes : texte soigneusement revu par Marius Sopot.

LE SAMEDI va passer de 16 pages à 24 pages chaque semaine, par l'encartage, avec pagination séparée, de L'HISTOIRE DE JEANNE D'ARC.

Communiquez cela à tous vos amis, et adressez de suite vos commandes aux dépôts de journaux.